

**Zeitschrift:** Gazette musicale de la Suisse romande  
**Herausgeber:** Adolphe Henn  
**Band:** 1 (1894)  
**Heft:** 11

**Artikel:** Hulda : de César Franck [à suivre]  
**Autor:** Destranges, Etienne  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-1068542>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 12.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

privé de la grâce, de la célébration du sacrifice, à ne pas expirer dans la tristesse spirituelle. Dieu peut le rappeler d'un moment à l'autre, et il y est prêt, mais tant qu'il demeure en ce monde, le Graal est sa seule raison de vivre, comme aussi sa paix et sa force pour mourir.

Quant à l'affirmation que tous les personnages de *Parsifal* redoutent la mort, elle est d'une audacieuse bouffonnerie. Ne parlons pas de Kundry, puisque M. Nordau reconnaît qu'elle, du moins, aspire au trépas libérateur. Mais Amfortas ! avec quelle ardeur il l'implore : « La mort ! Mourir, seule grâce !... Debout, chevaliers, détruisez le pécheur et son tourment ! » Pas plus que les autres, Gurnemanz ne la redoute : « Caché dans ce coin de forêt, solitaire, j'attends la mort avec tranquillité. »

Et maintenant, M. Nordau peut bien traiter de « galimatias » l'*Œuvre d'art de l'avenir*, et d'« idiots » ceux qui la veulent comprendre ; il peut prodiguer au « graphomane » Wagner les appellations d'hystérique, d'anarchiste, d'érotomane, de « sadique dont les personnages — en des scènes de luponar — ressemblent à des chattes affolées de valérianes ; » railler ce poète infécond à qui la puissance créatrice fut refusée (!) ; déplorer que, vu son incapacité à trouver des mélodies, ce compositeur ne se soit pas plutôt adonné à la peinture (*sic*) ...

*So dumm wie den sah bisher ich Kundry nur.*

WILLY (Henri G.-V.)

## HULDA

DE CÉSAR FRANCK.

—o—

Le grand événement musical de cette année, le seul d'une importance réellement artistique, a été l'apparition de *Hulda*, la partition posthume de César Franck.

Depuis trois ans passés, est endormi dans la tombe, celui que familièrement, mais respectueusement nous appelions le Père Franck. Depuis ce jour la gloire du Maître à jamais regretté n'a fait que croître. Combien qui, pendant leur vie, auront goûté les triomphes de la gloire, grâce à leurs palinodies et à leur saltimbanquisme, verront au contraire leur renom décliner quand ils ne seront

plus là pour battre la grosse caisse ou la faire battre par leurs éditeurs.

Franck était de la race de ces vieux *kapellmeister* allemands dont le type commence à se perdre aujourd'hui. Ce n'est pas seulement par sa musique, c'est aussi par son existence que César Franck ressemble à l'illustre Jean Sébastien. Tout aux devoirs de la famille et du professorat, il fuyait la réclame, estimant avec raison qu'au lieu de faire raconter dans les journaux ses moindres faits et gestes, il valait mieux former des élèves, appelés, comme Vincent d'Indy, pour citer le plus célèbre, à devenir des maîtres. Si, pendant sa vie, Franck n'a pas joui auprès du gros public d'une juste célébrité, certains de ses confrères comprenaient bien, eux, quel puissant génie existait à côté d'eux. Ne s'abusant pas, au fond, sur leur valeur personnelle, ils jalouisaient bassement un rival qu'ils prévoyaient devoir grandir un jour, alors qu'ils déclinaient. Parmi ceux-là, Gounod se faisait tout particulièrement remarquer. Quand, au Conservatoire, on joua, il y a quelques années, l'admirable symphonie de Franck, l'auteur de *Roméo* déclara pontificalement dans les couloirs, en ce style sybillin qui lui était particulier, que ce chef-d'œuvre était « l'affirmation de l'impuissance poussée jusqu'au dogme ». ? ? ? ? Or, si Gounod a fait *Faust*, il a fabriqué aussi deux symphonies, mauvaises et pâles décalques de celles de Mozart. Cela aurait dû le rendre indulgent pour l'œuvre d'un frère, qui ne lui a jamais disputé l'honneur de faire chanter des valses aux héroïnes de Shakespeare, de Gœthe et de Mistral.

Un jour, il y a plusieurs années de cela — c'était bien avant la mort du Maître — je sortais du Conservatoire avec un compositeur, que j'aurai la charité de ne pas nommer, professeur à cet établissement. Dans la conversation, je prononçai avec admiration le nom de Franck. J'eus alors à subir un véritable accès de colère de mon compagnon qui, furieux, finit par me déclarer que : « mon Franck était un âne. » Aux humbles obsèques de ce grand artiste, qui fut la gloire la plus pure de l'Ecole française, le Conservatoire, dont il était le doyen, comme professeur, ne se fit même pas représenter. Le fade auteur de *Mignon*, le caricaturiste d'*Hamlet*, M. Thomas (Charles-Louis-Ambroise), fit moins pour César Franck qu'il n'aurait fait pour le concierge de la maison qu'il est censé diriger !

L'âme généreuse et chrétienne de Franck n'a certes pas été touchée de ces petitesse, mais elles n'ont pas laissé indifférents les amis du maître, indignés du sans-gêne avec lequel de pseudo gloires musicales traitaient la dépouille mortelle du seul composi-

teur que la France puisse, sans ridicule, placer à côté des grands maîtres allemands.

En mourant, César Franck laissait dans ses cartons deux opéras : *Hulda* et *Ghisèle* ; le premier seul était complètement achevé. Le maître avait pour cette œuvre une préférence particulière ; à son lit de mort, il s'en fit même apporter la partition. Son auteur aurait vécu, probablement *Hulda* n'aurait pas encore vu le jour. Les directeurs des théâtres subventionnés n'auraient pas consenti à jouer l'opéra de ce modeste organiste dont le nom leur était complètement inconnu. Par hasard, la partition, encore inédite, fut lue par M. Gunsbourg, directeur du Casino de Monte-Carlo, qui se décida à donner cette œuvre d'un maître mort pauvre, ou à peu près, sur la scène de la maison où des centaines de fortunes se font et se défont par jour. Etrange ironie du sort ! L'opéra, soigneusement monté par M. Jehin, un de nos meilleurs chefs d'orchestre, eut un succès considérable. Plusieurs théâtres annoncent qu'ils ont l'intention de le représenter la saison prochaine. L'heure des réparations a sonné pour Franck.

Le poème de *Hulda*, à quoi bon le cacher, n'est pas des meilleurs. Il a été écrit par M. Ch. Grandmougin, d'après une pièce de Bjørnstjerne Bjørnson, qui, paraît-il, vaut mieux que le livret quelque peu incohérent qu'elle a inspiré.

La scène se passe en Norvège, au XI<sup>me</sup> siècle. Le père et les frères d'Hulda ont été massacrés par une famille rivale, celle des Aslak. La jeune fille a juré de venger les siens. Hulda a été emmenée en captivité chez ses ennemis. L'aîné des Aslak, Gudleick, est tombé amoureux d'elle et va l'épouser. Mais Hulda aime un chevalier de la cour, Eiolf, fiancé à une autre jeune fille, Swanhilde. Le jour de ses noces, elle excite à un combat simulé Eiolf et Gudleick ; mais le duel ne tarde pas à devenir vrai, et Eiolf tue son adversaire. N'ayant plus d'obstacles entre eux, Hulda et Eiolf se plongent dans leur amour. Cependant Swanhilde, la fiancée d'Eiolf, pleure la trahison du jeune chevalier. Pendant une fête donnée au château, elle parvient à l'entretenir et à ressaisir son cœur. Il abandonnera Hulda. Celle-ci, cachée derrière un arbre, a tout entendu. Son amour pour Eiolf fait place à une haine furieuse. Elle propose aux Aslak, frères de Gudleick, de leur livrer le meurtrier de celui-ci. Nouvelle Dalila, elle met son projet à exécution, puis elle se précipite dans la mer.

Ce poème décousu, où les scènes se suivent sans

enchaînement logique, où les événements surgissent sans explication préalable, n'est certes pas celui qu'il fallait souhaiter à Franck. On pouvait peut-être tirer parti du sujet ; la figure d'Hulda a du caractère, malheureusement M. Grandmougin n'a fait qu'esquisser les scènes sans les traiter. De plus, le drame manque absolument de clarté chose absolument indispensable dans une œuvre musicale. Comme on le voit, ce poème renferme des défauts regrettables. Quel génie il a fallu à Franck pour arriver à écrire sur un si mauvais livret, une partition aussi radieusement belle !

Après un court prélude, d'un beau caractère, où l'on remarque une phrase anxieuse et interrogative qui revient ensuite plusieurs fois (première apparition p. 4, m. 3, 4), le rideau se lève, sur le rivage, devant la demeure d'Hustawick, père d'Hulda. Celle-ci, avec sa mère, attend impatiemment les siens. Les deux femmes craignent que les Aslak n'aient attaqué Hustawick et ses fils. Les récits de ces premières pages sont largement déclamés dans un sentiment très juste. La mère et la fille s'agenouillent. La femme d'Hustawick prie la première, Hulda ensuite, puis les deux voix s'unissent dans un puissant ensemble\*. Ce passage, p. 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, est superbe d'un bout à l'autre. On trouve alors un gracieux chœur de pêcheurs qui passent au loin sur la mer. De plus, signalons une belle phrase d'Hulda : *Oh ! que n'entends-je en ce moment.*

Ses pressentiments n'avaient pas trompé la mère. Des cris sauvages retentissent, et les Aslak, vainqueurs d'Hustawick et de ses fils, accourent pour emmener prisonnières la femme et la fille de leur rival. Gudleik, l'aîné des Aslak, veut s'emparer d'Hulda. Le *moderato* qu'il chante, p. 25, *O toi dont la beauté m'enivre*, mérite une mention spéciale. Le rideau tombe sur l'anathème lancé par Hulda aux Aslak, magnifique inspiration d'une grandeur sublime.

Le second acte se passe dans une des salles du palais des Aslak. Deux ans se sont écoulés, Gudleik va épouser Hulda. Au lever du rideau, on remarque un joli chœur de femmes. Gudrun, mère des Aslak, ne voit pas sans de sinistres pressentiments l'union projetée ; elle s'entretient à ce sujet avec sa fille Thordis, qui, le même jour, doit épouser le guerrier Gunnar. Swanhilde, amie de Thordis, fiancée au prince Eiolf, apporte des présents à la jeune fille. On

Dans cette prière éclate une des nombreuses anomalies de ce malheureux livret. Alors que la mère invoque le Dieu des chrétiens, la fille prie les divinités païennes!!

remarque dans cette scène de fort jolies phrases. Swanhilde s'éloigne tristement, car son fiancé Eiolf ne semble plus faire attention à elle et ne parle plus de l'hymen projeté.

Un bruit de dispute éclate au dehors. Ce sont les frères de Gudleik qui lui reprochent d'épouser la fille d'une race ennemie. Gudleik répond avec fierté à ses frères qu'il accuse d'être ses rivaux. Gudrun calme ses enfants et leur prêche la soumission. Ce passage (p. 61-64) est très bien venu. La phrase : *Si vous savez m'aimer*, p. 61, m. 5 et suiv., est d'une réelle beauté. Toutes les femmes se retirent.

Hulda arrive et dans un long monologue (p. 66-77), d'une admirable intensité d'expression, elle nous apprend que sa haine est demeurée la même, qu'elle a horreur de l'homme qui, le jour même, va l'épouser, qu'elle aime le chevalier Eiolf, sans savoir encore si elle est aimée de lui.

Des cris joyeux retentissent au dehors. Les salles se remplissent pour la fête. Le chœur d'hyménéée est faible et fait tache dans l'ensemble de la partition. Eiolf, richement vêtu, arrive, Hulda tressaille, lui-même ne la quitte pas des yeux, et ne daigne pas jeter un regard à la pauvre Swanhilde. La fête commence par un combat d'épée simulé. La danse et le chœur des épées (p. 106-119), sont pleins d'originalité. Eiolf, s'est mêlé au jeu, tout en continuant à regarder Hulda d'une façon significative, et a désarmé successivement tous ses adversaires. Gudleik qui a fini par remarquer les regards échangés entre sa fiancée et le chevalier, accuse ce dernier d'avoir usé de ruse et lui reproche ses regards à Hulda. « Elle me plaît », répond Eiolf. Gudleik, l'épée haute, se précipite sur lui. Cette fois-ci le combat est sérieux : Gudleik tombe bientôt frappé à mort. La foule veut se précipiter sur Eiolf, mais il l'écarte et sort. Dans la belle lamentation finale des assistants sur le corps du jeune homme, il faut surtout signaler les adieux d'Hulda, délivrée d'un fiancé qui lui était odieux : *Tu vas dormir sanglant et solitaire* (p. 129 et 130). Ces quelques mesures sont une des parties les plus saillantes du second acte.

(A suivre.)

ETIENNE DESTRANGES.

## S U I S S E

### GENÈVE

Le concert annuel donné par M. Louis Rey, vendredi 18 mai au Conservatoire, a remporté son succès habituel. M. Rey, en possession complète d'une technique des plus remarquables, l'a fait valoir brillamment dans le 2<sup>me</sup> Concerto de Wienawski, inter-

prétré dans un style sobre et classique, sans recherche d'effets faciles, et avec une grande puissance de sonorité. La *Sérénade mélancolique* de Tschaïkowsky, et l'*Adagio* de Vieuxtemps ont fait ressortir les qualités de charme et de passion communicative du distingué violoniste qui, frénétiquement acclamé après les *Airs hongrois* de Brahms, a dû donner comme *bis* la *Mazurka* en *sol* majeur de Wienawski. Nous n'appréciions pas assez vraiment la chance exceptionnelle de posséder comme 1<sup>er</sup> violon de notre orchestre un virtuose de la trempe de M. Rey, à qui ses besognes diverses de professeur et de musicien d'orchestre n'ont rien fait perdre de ses brillantes qualités de soliste.

Au programme figurait en outre M<sup>me</sup> L. Ketten qui a interprété avec le talent qu'on lui connaît l'exquise berceuse du regretté Hugo de Senger et a dû recommencer le *J'ai pardonné* de Schumann dont le texte français décidément ne vaut pas l'original. M. Théophile Ysaye a joué d'une façon très personnelle, deux pièces de Chopin (le *Scherzo* en *si* mineur pris dans un mouvement un peu précipité, il nous semble) l'*Aria* de Schumann et l'abracadabante *Valse-Caprice* de Strauss-Tausig ; il a de plus joué avec grande autorité la partie de piano dans le *Trio* en *fa* majeur de Saint-Saëns, à l'allure si franche, aux rythmes si originaux, dans lequel MM. Louis Rey et Adolphe Rehberg — toujours sur la brèche — lui ont donné vaillamment la réplique. Je passerai sous silence certaine mélodie prétentieuse pour violon et violoncelle d'un nommé Papin qui doit certes beaucoup de reconnaissance à ses distingués interprètes

A. H.

## NEUCHATEL

— Un empêchement ne nous ayant pas permis, à notre grand regret, d'assister à la dernière séance de musique de chambre, nous nous bornerons à mentionner les différentes œuvres au programme : le *Quatuor* à cordes de Beethoven, op. 127 ; la *Sonate* pour piano et violon, op. 13, de Fauré, œuvre d'une limpidité de forme et de pensée extraordinaire, pleine de vie exubérante et d'esprit ; le *Quatuor* en *mi bémol* majeur, op. 47, de Schumann. L'exécution, nous dit un auditeur, a été absolument remarquable, fruit d'une étude approfondie et intelligente, elle a laissé notre public sous l'impression de la plus pure jouissance musicale : celle de comprendre et de pénétrer la pensée de l'auteur, sans effort et sans contrainte.

La saison musicale est maintenant close. Le dernier concert a été donné le 10 mai, par M. Paul Schmid, organiste de notre ville, en faveur du fonds des nouvelles orgues. Nous y avons entendu de fort belles choses : la grande *fugue en la mineur* pour orgue de Bach exécutée par M. Schmid avec une rare virtuosité, un *Concerto en ré mineur* de Haendel dont l'*allegro* qui en est la partie principale nous a profondément saisi par la grandeur et l'ampleur du style, des *Chorals* tirés de la *Passion* selon